

Chantal SAVOIE

Gaétane de Montreuil, conseillère, bibliothécaire, professeure, critique, éditrice, publicitaire

À la fin du XIX^e siècle, l'émergence des pages féminines dans les grands quotidiens et la naissance de magazines féminins permettent à plusieurs femmes de lettres de faire leur entrée dans la sphère publique en signant des chroniques dans différents périodiques. De cette vaste production hétérogène, se détachent de nombreux écrits portant spécifiquement sur la littérature et c'est dans ces circonstances que peut se mettre progressivement en place une expertise littéraire féminine. Si, dans le contexte d'une étude plus vaste, nous abordons dans son ensemble le phénomène de l'émergence, au tournant du XX^e siècle, d'une compétence littéraire au féminin¹, nous souhaitons ici examiner la question de la mise en place progressive de cette expertise littéraire en abordant le début de la carrière de la journaliste Gaétane de Montreuil (pseudonyme de Georgina Bélanger, 1867-1951), chroniqueuse à *La Presse* (1898-1903), romancière, poète, nouvelliste, puis directrice du périodique féminin *Pour vous mesdames* (1913-1915).

C'est au moment où les femmes accèdent à l'espace public par la voie du journalisme, au cours des dernières décennies du XIX^e siècle, que Gaétane de Montreuil fait son entrée dans le champ littéraire. Sa trajectoire est typique de celle des femmes de lettres de son époque : la jeune Georgina Bélanger naît à Québec au sein d'une famille modeste (son père est tailleur de pierre) et étudie à l'école paroissiale, de même que dans quelques couvents, dont celui des Ursulines de Québec². Elle

¹ Je remercie le CRSH pour son appui au projet « La naissance de la critique littéraire au féminin » (CRSH 2002-2006), ainsi que toutes les auxiliaires qui ont collaboré à cette recherche : Manon Auger, Claudia Raby, Roxanne Roy et Kathleen Tourangeau.

² Réginald Hamel (p. 20-21) insiste à de nombreuses reprises sur les diverses tentatives de Gaétane de Montreuil de se donner des antécédents plus prestigieux et de s'anoblir. Sa fréquentation du couvent des Ursulines en est un exemple : elle a bien fréquenté l'établissement, mais comme externe et une année seulement.

fait ses premières armes dans l'écriture publique au sein des pages du *Coin du feu* (créé 1893)³ et du *Monde illustré* (créé en 1884). La jeune femme migre ensuite vers la métropole en 1898 pour y exercer le métier de journaliste et signe ses articles de pseudonymes⁴, dont le principal est Gaétane de Montreuil. Outre sa collaboration régulière au quotidien *La Presse*, elle écrit pour d'assez nombreux journaux et périodiques⁵, avant et après son mariage avec le poète Charles Gill⁶. Elle fonde même son propre périodique en 1913, *Pour vous mesdames*, mais des difficultés financières empêchent une parution régulière et une éventuelle inscription dans la durée. La chroniqueuse profite par ailleurs de sa position enviable dans le monde médiatique pour publier quelques poèmes dans les journaux et révéler ainsi des ambitions plus proprement littéraires. Contrairement aux autres journalistes de sa génération, elle participe peu aux activités des différentes associations féminines, caritatives ou patriotiques⁷, préférant se consacrer plus directement aux activités littéraires. Ainsi, plutôt que de publier un recueil de chroniques comme premier ouvrage⁸, à l'instar de la majorité de ses consœurs, Gaétane de Montreuil signe en 1912 un roman historique, *Fleur des ondes*. Suivront de très nombreux ouvrages et textes (romans, théâtre, recueils de poésies, contes, etc.), qui constituent une œuvre d'une envergure enviable pour l'époque, mais qui est pour l'essentiel tombée dans l'oubli.

³ Il s'agit du premier périodique féminin canadien-français, fondé et dirigé par Joséphine Marchand-Dandurand (voir Boivin et Landry, ainsi que Sophie Montreuil).

⁴ Gaétane de Montreuil, Clémencia, Aimée Patrie, Julia Patrie, Simon le voyageur, Zig-zag, Hélène Dumont.

⁵ Notamment *Le Coin du feu*, *Le Monde illustré*, *La Presse*, *Le Journal de Francoise*, *Pour vous mesdames*, *Le Bien public*, *La Pays laurentien*, *Le Passe-temps*, *Le Pays* et *Mon Magazine*. Pour un tableau détaillé avec les dates des collaborations, voir Gosselin.

⁶ Je n'insiste pas sur cette union qui tourne mal et qui a peu à voir avec mon propos ici. On peut lire les détails dans Hamel.

⁷ Elle a bien fait partie de quelques associations, mais plus tardivement, à la fin des années 1920.

⁸ Elle publiera un recueil, *Causeries*, mais en 1924, soit après la publication d'un roman, d'une adaptation théâtrale de son roman, de contes et de nouvelles.

La carrière de critique littéraire de Gaétane de Montreuil offre une perspective privilégiée sur les stratégies discursives mises en œuvre par les femmes de lettres au moment de leur entrée dans le monde littéraire. Sous quelle forme leur participation à la vie littéraire était-elle acceptée et acceptable? Comment parviennent-elles à concilier leurs aspirations littéraires personnelles, souvent libérales, voire progressistes, et les attentes de leur milieu, plutôt conservateur? Quelle autorité peuvent-elles faire valoir et quel crédit donne-t-on à leur jugement? Le discours des femmes de lettres varie de toute évidence selon la personnalité et les compétences de la chroniqueuse, mais il module et s'adapte également en fonction des différentes tribunes médiatiques qu'elles occupent. Si Gaétane de Montreuil n'est pas un cas isolé⁹, son activité de critique littéraire constitue cependant un cas unique, notamment parce qu'elle est l'une des rares femmes de lettres de son époque à revendiquer assez ouvertement ses ambitions littéraires (alors que les autres adoptent plus volontiers des positions modestes et jouent les apprenties ou les amatrices) et à mettre en œuvre des moyens de les réaliser. Ce serait par exemple la seule femme à avoir tenté (sans succès cependant) de se faire admettre à l'École littéraire de Montréal vers les années 1899 et 1900 (voir Hamel, p. 32-3), et donc une des rares à chercher une reconnaissance auprès des instances les plus légitimes du champ littéraire tel qu'il se présentait à l'époque. Mentionnons également que la portion de son travail de critique qui nous intéresse ici est celui qui précède sa carrière d'écrivain proprement dite et concerne donc le moment initial de son entrée dans la sphère littéraire. C'est ainsi pour une bonne part son travail de chroniqueuse et le statut qu'il lui confère, qui lui permettra ultérieurement de négocier la conversion de son capital médiatique en capital littéraire.

S'il est pertinent de s'attarder à la carrière de critique littéraire de Gaétane de Montreuil en raison de l'intérêt de sa trajectoire ainsi que de son apport à la mise en place d'une expertise littéraire au féminin au tournant du XX^e siècle, il faut aussi souligner tout ce qu'elle nous ap-

⁹ J'ai abordé ailleurs la trajectoire de la journaliste Françoise, pseudonyme de Robertine Barry (1863-1910), sous l'angle de l'acquisition et de la mise en place d'une expertise littéraire (voir Savoie).

prend sur le fonctionnement du monde littéraire de l'époque. L'analyse des textes que signe Gaétane de Montreuil à propos de la littérature dans différentes rubriques de la page féminine du quotidien *La Presse* (1898-1903) puis dans le périodique féminin *Pour vous mesdames* (1913-1915), qu'elle fonde et dirige, met en valeur son rôle dans la promotion de la littérature et de la culture littéraire. Mais de quelle littérature s'agit-il exactement? Quels moyens sont déployés pour la mettre en valeur? Au sein d'un champ littéraire canadien-français où la valeur littéraire ne repose pas uniquement sur des critères formels et reste ainsi soumise aux mêmes forces que celles qui prévalent dans l'ensemble de l'espace social, la critique littéraire est encore souvent embryonnaire. C'est ce contexte qui permet à Gaétane de Montreuil, du haut de sa tribune médiatique, d'agir tour à tour comme conseillère, bibliothécaire, professeure, critique, éditrice, publicitaire, à une époque où à peine une de ces professions existe réellement. Ce cumul des rôles littéraires féminins marque selon moi une étape significative dans l'émergence d'une expertise littéraire au féminin à la fin du XIX^e siècle. C'est ce parcours que je tenterai de retracer en trois temps, soit en abordant en premier lieu la question de l'acceptabilité des lectures, puis en évoquant les auteurs privilégiés et, enfin, en tentant de reconstituer la grille de lecture de la chroniqueuse lorsqu'elle commente les textes que lui soumettent ses correspondants.

Le recours aux journaux est souvent fructueux pour débusquer des traces qui permettent d'esquisser les « chaînons manquants » de l'histoire des lettres féminines. À cet égard, les pages féminines des journaux à la fin du XIX^e siècle et au tournant du XX^e siècle, longtemps négligées en raison de leur prétendue frivolité, peuvent néanmoins être envisagées comme un avatar moderne, populaire et public, du salon littéraire. Les liens directs et indirects entre les deux sont d'ailleurs nombreux, tant sur le plan du contenu, de la forme et des valeurs qu'ils véhiculent, qu'en raison des liens qui se tissent entre les deux espaces lorsque les journalistes proposent des portraits de salonnières des XVII^e et XVIII^e siècles¹⁰. Bornons-nous pour l'instant

¹⁰ Les études restent cependant à faire pour le démontrer au-delà des évidences et des généralités. Dans l'état actuel de nos connaissances, toutes les femmes de lettres des premières décennies du XX^e siècle sont influencées par les salons

à souligner le fait que le contenu des pages féminines, de même que leur structure, n'est pas sans rappeler les salons littéraires français du XVII^e siècle, tels que les décrit Alain Viala (voir p. 135) — la littérature n'y occupe qu'une place parmi un ensemble de mondanités —, et ils sont structurés autour d'une personnalité féminine forte détenant peu de capital scolaire, mais un important capital social et une maîtrise de l'art des manières. Dans cette perspective, la page « Pour vous mesdames » dans *La Presse* et, qui plus est, le courrier des lecteurs qu'elle accueille, avec leur juxtaposition d'échanges littéraires et de conseils d'étiquettes, constituent en quelque sorte un nouveau type d'espace de sociabilité, une sociabilité qui emprunte la voie de l'écriture et qui se donne à lire dans l'espace public.

La « Petite correspondance », 1898-1903

La nature, les modalités et les usages de ces « réponses aux correspondants » méritent qu'on leur accorde une attention particulière malgré le caractère éclectique du contenu de ces rubriques. En isolant les remarques qui portent sur un aspect ou un autre de la littérature, l'analyse de cette rubrique permet de mieux cerner l'espace occupé par la littérature dans les grands quotidiens et dans l'ensemble du champ social, de même qu'il facilite le repérage des stratégies qui favorisaient l'accès des femmes à la sphère publique et au champ littéraire à la fin du XIX^e et au tournant du XX^e siècle. La richesse de cette rubrique peut en effet commodément pallier de nombreux écueils auxquels se heurtent les recherches sur l'histoire littéraire des femmes, tant en ce qui concerne l'accès aux sources qu'en ce qui a plus précisément trait à la question de la marginalité de certaines pratiques ou aux impasses littéraires auxquelles ont conduit plusieurs stratégies utilisées par les femmes.

Partie intégrante des pages féminines de plusieurs quotidiens à grand tirage, ces réponses aux correspondants sont un type de rubrique qui connaît un immense succès au tournant du XX^e siècle, et cette corres-

littéraires et les grandes figures de salonnières du passé, auxquels elles se réfèrent, et la journaliste Madeleine (pseudonyme d'Anne-Marie Gleason) est celle qui assume le plus clairement cette parenté.

pondance publique dans les grands quotidiens est signée exclusivement par des femmes de lettres¹¹. Si cet espace est en quelque sorte l'ancêtre du « courrier du cœur », la rubrique est loin de restreindre sa portée aux seules affaires sentimentales. La littérature fait très régulièrement l'objet de questions des lecteurs, souvent à raison de plusieurs lettres par semaine. Les questions qu'on pose à Gaétane de Montreuil (*La Presse*, 1899-1903) au sujet de la littérature sont de plusieurs ordres et s'apparentent en tous points à ce qu'on peut trouver dans les autres grands quotidiens de l'époque : on lui demande des suggestions de livres « recommandables »; on veut savoir si certains ouvrages ou certains auteurs sont à l'index; on s'enquiert de l'endroit où se procurer divers imprimés; on sollicite son opinion sur la qualité d'une œuvre. Enfin, les lecteurs et les lectrices lui envoient des textes, signés d'un pseudonyme, que les chroniqueuses commentent et publient parfois lorsqu'elles en jugent le mérite suffisant. D'après Réginald Hamel,

Dans cette *Petite correspondance*, Gaétane de Montreuil répondait aux lettres, moyennant un petit cachet pour obtenir sa réponse. Sur les 8 500 missives qui lui furent adressées en 1899 (plus de 700 par mois!), elle a répondu à 868 d'entre elles [...] cette activité supplémentaire lui procurait chaque année un millier de dollars à ajouter à son traitement. (p. 30-1)

Les questions les plus récurrentes adressées aux chroniqueuses concernent toutefois l'acceptabilité des lectures. Deux types de formulations sont utilisés par les correspondants afin de s'assurer du caractère licite de leurs lectures : d'une part, la question directe au sujet d'un auteur ou d'une œuvre, lorsque la chroniqueuse reproduit le nom de l'auteur ou de l'œuvre en question; d'autre part, une sollicitation libre du type : quels sont les meilleurs auteurs français contemporains? D'entrée de jeu, on note que la formulation des questions ne permet pas de départager l'intérêt plus proprement littéraire de l'acceptabilité morale des lectures. On remarque toutefois que les conseils de Gaétane de Montreuil, comme ceux de quelques-unes de ses consœurs journalistes d'ailleurs, ne s'accordent pas toujours avec l'éthique cléricale officielle, même si, pour l'essentiel, elle connaît la règle et en

¹¹ Plusieurs autres chroniqueuses tiennent le même type de rubrique : Fanchette [pseudonyme de Robertine Barry] (*La Patrie*, 1897-1900); Madeleine [pseudonyme d'Anne-Marie Gleason] (*La Patrie*, 1900-1904).

diffuse les préceptes en bonne médiatrice. Gaétane de Montreuil, un peu lasse, dirait-on, de répondre à autant de questions au sujet de l'Index, tente, sans succès cependant, d'épuiser la question une fois pour toutes en publiant la liste des œuvres et des auteurs interdits :

Balzac (de). Toutes ses œuvres. - Béranger, chansons. - Dumas (Alexandre, père et fils). Tous leurs romans; la question du divorce. - Georges [sic] Sand. Toutes se [sic] œuvres. - Hugo (Victor). Notre-Dame de Paris; Les Misérables. - Kardeck (Allan). Ses impressions sur le spiritisme. - Lamartine. Souvenirs; Impressions. Pendant un voyage en Orient. Jocelyn. La chute d'un ange. - Larousse. Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle. - Murger (Henri) Tous ses romans. - Renan. Presque tous ses ouvrages. - Sue (Eugène). Toutes ses œuvres. - Voltaire. Ses œuvres, excepté le théâtre. - Zola. Ses œuvres.¹²

Si la conformité ainsi que l'orthodoxie règnent et vont jusqu'à interdire un dictionnaire, on doit néanmoins relever la brèche ouverte publiquement dans le jugement clérical sur les œuvres littéraires. Ainsi, les questions adressées aux femmes de lettres suggèrent un déplacement de l'autorité qu'on sollicite et à qui on accorde le droit de nous renseigner. Gaétane de Montreuil joue en ce sens un rôle qui s'apparente à celui de la bibliothécaire, une bibliothécaire qu'on pouvait consulter sous le couvert de l'anonymat.

Le réseau littéraire imaginaire de Gaétane de Montreuil, 1899-1903

Une fois le rapport à l'acceptabilité explicité, nous avons compilé les données qui constituent la « partie immergée » de la liste des œuvres recommandées (c'est-à-dire toutes les occurrences d'auteurs ou d'œuvres nommés dans les pages féminines) et sommes arrivées à un palmarès qui trace les contours d'un corpus moyen situé au confluent des préoccupations de Gaétane de Montreuil, des goûts des lectrices et de l'acceptabilité sociale publique de la lecture pour les femmes. Dans l'état actuel de nos travaux, deux grandes tendances semblent se profiler pour l'ensemble des chroniqueuses montréalaises. La première concerne évidemment la forte présence d'une littérature de la dévotion. Une bonne part de ces auteures et, en particulier, celles qui occupent les meilleures positions, sont associées à la littérature ou aux

¹² G. de Montreuil, « Pour vous mesdames », *La Presse*, 21 octobre 1899, p. 17.

Chantal SAVOIE, « Gaétane de Montreuil, conseillère, bibliothécaire, professeure, critique, éditrice, publicitaire », dans Margot IRVINE (dir.), *Les réseaux des femmes de lettres au XIX^e siècle*, @analyses, printemps-été 2008

valeurs catholiques. La part d'auteurs canoniques français compte pour environ le quart de l'échantillon et demeure ainsi minoritaire. La seconde caractéristique est la prépondérance des signatures féminines. Outre le choix de la conformité morale, les femmes de lettres qui dirigent les pages féminines des journaux semblent collectivement faire le choix de donner des œuvres féminines comme modèles.

Sous plusieurs aspects, la palette des auteures recommandées par Gaétane de Montreuil ne se distingue pas radicalement de celles des autres chroniqueuses de son époque.

Auteurs	Fréquence
Chateaubriand	5
Lamartine	5
Albert Lozeau	5
Sully-Prudhomme	4

Auteures	Fréquence
Laure Conan	3
Marie Maréchal	2
Zenaïde Fleuriot	2
Raoul de Navery	2
Mme de Staël	1
Mme Swetchine	1
Françoise	1

Elle recommande cependant plus souvent que ses collègues des auteurs masculins, même si les noms mentionnés sont à peu de choses près les mêmes. On note, certes, un parti pris clairement énoncé en faveur de l'accès des femmes à la culture, à la lecture et même à l'écriture chez Gaétane de Montreuil, mais pour elle, le parti pris féminin dans la stimulation de la vie littéraire canadienne-française se fait moins par la transmission de modèles que par des adresses beaucoup plus directes et plus explicites à ses lectrices :

J'admire et je voudrais pouvoir encourager efficacement celles de nos jeunes Canadiennes qui se livrent à l'étude des lettres. Je voudrais en voir un plus grand

Chantal SAVOIE, « Gaétane de Montreuil, conseillère, bibliothécaire, professeure, critique, éditrice, publicitaire », dans Margot IRVINE (dir.), *Les réseaux des femmes de lettres au XIX^e siècle*, @analyses, printemps-été 2008

nombre encore s'engager dans cette voie; c'est celle qui mènera au progrès, à la grandeur de notre jeune pays. C'est par ses *apôtres* et ses *soldats* qu'une nation s'impose; la femme possède en elle l'essence de cette double puissance.¹³

Une brève comparaison de ces données avec celles obtenues par Réginald Hamel lorsqu'il établit le « Tableau général des auteurs publiés dans la page littéraire et féminine de *La Presse* de 1898 à 1903 » (p. 146-147) permet de confirmer ces tendances. Gaétane de Montreuil semble cependant moins encline que ses consœurs journalistes à faire la promotion de la littérature des femmes. En outre, elle cherche moins qu'elles ses modèles dans le passé et donne davantage d'écho aux écrivaines d'ici qui sont ses contemporaines. La tendance est la même pour les écrivains : si le tableau révèle que les auteurs étrangers sont deux fois plus nombreux que les auteurs canadiens, les auteurs dont le plus grand nombre de poèmes sont reproduits sont les Canadiens : J. Étienne Gauthier, Charles Gill — qu'elle épouse en 1902, donc justement au moment où paraissent la plupart de ses poèmes dans *La Presse* — et Albert Lozeau.

Grille littéraire

La portion la plus étonnante des échanges littéraires dans les « réponses aux correspondants » est assurément celle des sollicitations de conseils et d'appréciations littéraires. Tracer un portrait des lecteurs et des lectrices qui sollicitent l'avis et les conseils littéraires des chroniqueuses n'est pas aisé¹⁴. Les lettres sont signées de pseudonymes et il est difficile d'en déduire avec précision le sexe des correspondants. Chose certaine, les correspondants sont des hommes et des femmes; on note par exemple que davantage de textes soumis pour commentaires sont signés d'un pseudonyme masculin¹⁵. Enfin, certains

¹³ G. de Montreuil, « Petite correspondance », *La Presse*, 1^{er} avril 1899. Je souligne pour mettre en évidence les métaphores qui assimilent les femmes à des subalternes valorisés.

¹⁴ Françoise, dans *La Patrie*, ne répondait qu'aux abonnés du journal. On peut penser qu'il en est de même pour Gaétane de Montreuil à *La Presse*, ainsi que pour Madeleine à *La Patrie*, mais rien ne permet de l'attester pour l'instant.

¹⁵ Nous évaluons la proportion à 35 % d'hommes, 29 % des femmes et 37 % d'inconnus.

pseudonymes reviennent plusieurs fois et donnent l'impression d'une amorce de dialogue entre la chroniqueuse et ses correspondants.

Les différents textes que les lecteurs acheminent à Gaétane sont très majoritairement de la poésie (63 occurrences), mais aussi quelquefois des nouvelles (7) et de la correspondance (en particulier des lettres d'amour...) (6). Exceptionnellement, la chroniqueuse commente un « petit » roman (1), un « petit conte » (2), un « petit essai littéraire » (3), une « historiette rimée (1), un billet d'invitation (1), une critique littéraire et un article. Outre la fréquence de l'adjectif « petit », les poèmes sont le plus souvent qualifiés de « piécettes », surtout lorsqu'il est question de grands genres littéraires. À noter que l'usage de diminutifs pour marquer soit la brièveté, soit la modestie des débuts littéraires des auteurs en herbe est très largement répandu.

Les commentaires formulés par Gaétane de Montreuil se divisent d'abord en deux grandes catégories : l'encouragement et la dissuasion. Si le principal objectif de Gaétane de Montreuil est de contribuer à la formation des auteurs en herbe en les aidant à retravailler leur texte, il ne faut certainement pas négliger le fait qu'elle dit explicitement à plusieurs qu'ils ou elles feraient mieux de trouver d'autres loisirs : « vos vers sont malheureusement de ceux que l'on jette au panier »¹⁶; « Décidément les muses ne vous sont pas favorables »¹⁷.

La grille d'évaluation qu'il est possible de déduire en filigrane des commentaires et suggestions de Gaétane de Montreuil permet de constater que la chroniqueuse accorde une importance prépondérante au respect des règles de prosodie et à la versification, qui donnent lieu à la grande majorité des commentaires (19) : « La piécette que vous me soumettez ne manque pas de mérite; les rimes sont assez heureuses et les vers ont à peu près que le nombre de pieds nécessaires pour se maintenir en équilibre »¹⁸. Toutefois, l'originalité des textes (6), le style et la langue (10), de même que la présence d'une « pensée » (5) font réagir la chroniqueuse. Je cite brièvement un exemple de chacun.

¹⁶ G. de Montreuil, « Petite correspondance », *La Presse*, 7 juillet 1900, p. 10.

¹⁷ Id., « Petite correspondance », *La Presse*, 10 janvier 1903, p. 17.

¹⁸ Id., « Petite correspondance », *La Presse*, 18 mars 1899.

D’abord, en ce qui concerne l’originalité : « J’ai reçu votre petite nouvelle. Ne vous semble-t-il pas que tout cela soit bien fade? Et puis, un homme qui meurt d’amour, cela ressemble si peu à la réalité! »¹⁹ À propos du style : « Cette petite composition est un peu “couvent” »²⁰. Enfin, au sujet de la pensée : « Votre piécette a quelque mérite et surtout celui de contenir une pensée : c’en est un cela, vous savez tant de vers ne renferment que des rimes »²¹.

Le conseil que Gaétane de Montreuil prodigue toutefois avec le plus de régularité est l’exhortation au travail. Il est ainsi très rare qu’elle ne suggère pas à ses interlocuteurs et interlocutrices d’améliorer les textes soumis. Le mot d’ordre général semble être celui du très classique Boileau, cité d’ailleurs, directement, indirectement ou incorrectement, à de nombreuses reprises : « Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage : Polissez-le sans cesse et le repolissez » (Chant 1, vers 171). L’étude ainsi que la lecture des grands auteurs sont également souvent conseillées. Se profile donc au fil des réponses que Gaétane adresse à ses lecteurs et lectrices une conception de la littérature qui repose sur le travail, dont la maîtrise s’acquiert par la pratique, position à l’antithèse de celle qui associerait la qualité littéraire au génie ou à l’inspiration.

L’axiologie dont relèvent la grille d’évaluation et les conseils formulés fait ainsi une large part à un système de valeurs propre à la littérature (forme et contenu), quoique de brèves incursions du côté du nationalisme et de la morale parsèment l’ensemble du jugement : « Une autre fois écrivez donc quelque jolie scène locale. Notre pays est assez beau et poétique pour servir de cadre à de suaves idylles. »²², « Votre pièce de vers n’est pas mal faite; mais je la trouve un peu bien brûlante. Je pense que, à quelques degrés plus bas, l’expression de vos sentiments présenterait une température supportable. »²³

*

¹⁹ Id., « Petite correspondance », *La Presse*, 25 mars 1899.

²⁰ Id., « Petite correspondance », *La Presse*, 23 nov. 1901.

²¹ Id., « Petite correspondance », *La Presse*, 26 août 1899.

²² Id., « Petite correspondance », *La Presse*, 11 mars 1899.

²³ Id., « Petite correspondance », *La Presse*, 23 sept. 1899.

Ainsi, au moment où paraissent les pages consacrées aux réponses aux correspondants dans les différents quotidiens montréalais à la fin du XIX^e et au tournant du XX^e siècle, la littérature n'occupe pas encore un espace régulier et distinct dans les pages du journal. La spécialisation littéraire est par ailleurs plus généralement embryonnaire que dans les seules pages du journal. Il suffit de rappeler que le cas que nous avons étudié ici paraît avant que Camille Roy ne prononce, en 1904, sa célèbre conférence sur « La nationalisation de la littérature canadienne » ou que Louis Dantin ne publie son étude sur Émile Nelligan. Cet état du champ littéraire canadien-français favorise les polygraphes et il semble que la multiplicité des rôles et des sujets abordés soit justement une des caractéristiques de la position des femmes de lettres qui rédigent les réponses aux correspondants.

L'analyse de la page féminine comme salon littéraire, et plus précisément l'amorce d'une étude du corpus des « réponses aux correspondants », en dépit des limites que j'ai posées en ce qui concerne les statistiques que l'on peut en tirer, et en dépit aussi des lacunes de l'appareil critique que les commentaires littéraires font voir²⁴, marque à mon avis le moment où le cumul des rôles littéraires féminins est le plus dense dans le corpus de l'émergence d'une expertise littéraire au féminin. Si les critiques littéraires que publiera plus tard Gaétane de Montreuil dans *Pour vous mesdames* témoignent d'une compétence plus affirmée et d'une autorité mieux assumée, c'est surtout son nationalisme littéraire qui s'amplifiera de manière frappante.

Mais le contexte dans lequel ces textes sont publiés, surtout celui des premiers magazines qui s'adressent spécifiquement aux femmes, est très différent. Les périodiques féminins n'offrent en effet aux femmes

²⁴ L'appareil critique utilisé est en apparence très limité et les appréciations positives se résument souvent à l'utilisation des adjectifs « joli », « gentil », « charmant », etc. Notons toutefois qu'il est difficile d'évaluer la stratégie discursive à l'œuvre dans ces cas, dans la mesure où l'utilisation de ces adjectifs contraste assez fortement avec la nature des commentaires négatifs, qui sont beaucoup plus précis et plus techniques sur le plan de l'analyse littéraire. L'utilisation de ce type d'adjectifs pourrait donc également s'avérer une marque d'appréciation modeste à l'endroit de textes dont les qualités sont elles-mêmes modestes.

de lettres qu'une visibilité limitée lorsqu'on la compare à celle que peut procurer la grande presse quotidienne. En outre, la spécialisation littéraire qui se met lentement en œuvre relègue rapidement les femmes à ces espaces éditoriaux où elles ont certes davantage de pouvoir éditorial, mais aussi moins de visibilité. Ces quelques années de la fin du XIX^e siècle et du tournant du XX^e siècle permettent de constater l'importance quantitative de la littérature et des préoccupations littéraires dans les grands quotidiens d'une part et, d'autre part, le peu de ressources « qualitatives » spécialisées qui permet qu'on laisse les femmes de lettres seules maîtres littéraires à bord. Tout éphémère qu'il soit, ce phénomène mérite d'être pris en compte dans l'histoire des lettres féminines.

Bibliographie

- BOIVIN, Aurélien et Kenneth LANDRY. 1978, « Françoise et Madeleine, pionnières du journalisme féminin au Québec », *Voix et images*, vol. 41, n° 2, décembre, p. 233-243.
- BOURDIEU, Pierre. 1992. *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil, 1992.
- DANTIN, Louis. 1903|1904, « Préface », dans *Émile Nelligan et son œuvre*, Montréal, Librairie Beauchemin.
- DE MONTREUIL, Gaétane. 1961-1969, *Œuvres complètes de Gaétane de Montreuil*, en 6 vol. textes réunis, classés et annotés d'après les manuscrits, par Réginald Hamel [vol. 1 : *Chroniques* (1896-1932); vol. II : *Petite correspondance* (1898-1915); vol. III : *Correspondance générale, envoyée et reçue* (1890-1946); vol. IV : *Contes, nouvelles, romans et théâtre* (1898-1946); vol. VI : *Poésies diverses, galerie de portraits et journal intime*];
- . 1912, *Fleur des ondes. Roman historique canadien*, Québec, La Cie d'imprimerie commerciale;
- . 1913, *Fleur des ondes. Drame en quatre actes et un tableau final* [s.l.n.é.], 32 p.
- . 1916, *La montagne Castel*, Québec, Ernest Tremblay imprimeur, 8 p.
- . 1924, *Cœur de rose et fleur de sang. Recueil de contes et nouvelles*, Québec, [s.é.] 194 p.

Chantal SAVOIE, « Gaétane de Montreuil, conseillère, bibliothécaire, professeure, critique, éditrice, publicitaire », dans Margot IRVINE (dir.), *Les réseaux des femmes de lettres au XIX^e siècle*, @analyses, printemps-été 2008

- . 1926, *Causeries*, Montréal, Librairie Beauchemin, 124 p.
- . 1927, *Les rêves morts. Recueil de vers*, Montréal, [s.é.];
- GOSSELIN, Line. 1995. *Les journalistes québécoises : 1880-1930*. [S. l.] : Regroupement des chercheurs-chercheuses en histoire des travailleurs et travailleuses du Québec, coll. « RCHTQ. Études et documents », n° 7.
- HAMEL, Réginald. 1976. *Gaétane de Montreuil, journaliste québécoise (1867-1951)*, Montréal, Éditions de l'Aurore.
- LEMIRE, Maurice et Denis SAINT-JACQUES. 2005. *La vie littéraire au Québec*, t. V, « Sois fidèle à ta Laurentie », Québec, Les Presses de l'Université Laval.
- MONTREUIL, Sophie. 2003. « (Se) lire et (se) dire : Joséphine Marchand-Dandurand et la lecture (1879-1886) », dans Yvan Lamonde et Sophie Montreuil (dir.), *Lire au Québec au XIX^e siècle*, Montréal, Fides, p. 123-150.
- ROBERT, Lucie. 1992, « D'Angéline de Montbrun à *La chair décevante* : la naissance d'une parole féminine autonome dans la littérature québécoise », dans Lori Saint-Martin (dir.), *L'Autre lecture*, t. I, Montréal, XYZ éditeur, p. 41-50.
- SAVOIE, Chantal. 2007. « Françoise, Literary critique », *Studies in Canadian Literature*, Vol. 32, No. 1, p. 21-33.
- VIALA, Alain. 1985, *Naissance de l'écrivain*, Paris, Minuit.